

# Le littoral “ guipuzcoan ” d’après la Chorographia de Pomponius Méla

Hector Iglesias

► **To cite this version:**

Hector Iglesias. Le littoral “ guipuzcoan ” d’après la Chorographia de Pomponius Méla. Un passage très connu de l’ouvrage de Pomponius Méla concernant le littoral “ guipuzcoan ” durant.. 2008. <artxibo-00139501v2>

**HAL Id: artxibo-00139501**

**<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00139501v2>**

Submitted on 4 Sep 2008 (v2), last revised 17 Jul 2017 (v3)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE LITTORAL « GUIPUZCOAN » D'APRÈS LA CHOROGRAPHIA DE POMPONIUS MÉLA

Hector IGLESIAS

[h.iglesias@biarritz.fr](mailto:h.iglesias@biarritz.fr)

Un passage très connu de l'ouvrage de Pomponius Méla concernant le littoral « guipuzcoan » durant l'Antiquité est ici examiné de manière approfondie.

Mots Clés : Antiquité. Magrada. Méla. Vardules. Cantabres. Guipuzcoa. Mutriku. Deva.

Se examina aquí en profundidad un pasaje muy conocido de la obra de Pomponio Mela relativo al litoral « guipuzcoano » durante la Antigüedad.

Palabras Clave : Antigüedad. Magrada. Mela. Várdulos. Cántabros. Guipúzcoa. Motrico. Deva.

Pomponio Melaren obraren pasarte bat oso ezaguna dena, antzinateko « gipuzkoar » itsasbazterrari buruzkoa, aztertzen da hemen sakonki.

Giltz-Hitzak : Antzinatea. Magrada. Mela. Barduliarrak. Kantabriarrak. Gipuzkoa. Mutriku. Deba.

La localisation d'un fleuve situé durant l'Antiquité en territoire vardule et appelé *Magrada*<sup>1</sup> n'a jamais pu être menée à bien et son emplacement reste jusqu'à ce jour une énigme. C'est en effet Pomponius Méla qui, au début de notre ère, mentionne pour la première fois, dans sa *Chorographie*<sup>2</sup>, l'existence de ce fleuve appartenant aux Bardyètes ou Vardules.

Cet ouvrage fut rédigé probablement au début de l'année quarante-trois après Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Claude. Pour comprendre l'intérêt et les nombreux problèmes que pose cette œuvre en ce qui concerne la description d'une partie du littoral basque, ainsi que les controverses qu'elle n'a pas manqué de provoquer, il est nécessaire d'en relater brièvement l'histoire.

---

<sup>1</sup> Méla, *Pomponii Melae De Chorographia*, Livre III, 15.

<sup>2</sup> Méla, Livre III, 15.

Méla est un Espagnol, au sens classique du terme, c'est-à-dire un individu originaire des *Hispaniae* ou des Espagnes — le pluriel étant déjà utilisé au début de notre ère<sup>3</sup> —, ou plus exactement originaire de la localité de *Tingentera*<sup>4</sup>, ou encore *Iulia Traducta*, comme il l'indique lui-même<sup>5</sup>, bourgade qu'on s'accorde à situer près de l'actuelle ville de Tarifa, en Andalousie<sup>6</sup>.

Egalement connu sous le titre latin de *De situs orbis*, son ouvrage constitue la plus ancienne description géographique du monde en langue latine qui nous soit parvenue. On a vu dans cette œuvre, en raison de sa brièveté, une sorte d'ouvrage de vulgarisation s'adressant à un large public. L'histoire du manuscrit de cet ouvrage<sup>7</sup>, connu sous le nom de *Codex Vaticanus latinus 4929* (dorénavant = *Vat. lat.*), est intéressante à plus d'un titre : en effet, deux des œuvres que contient ce manuscrit, le *De Chorographia* et l'épitomé de Titius Probus, portent l'indication du lieu où fut édité le codex lui ayant servi de modèle, c'est-à-dire Ravenne<sup>8</sup>, ainsi que le nom de l'éditeur de l'époque : *Rusticius Helpidius Domnulus*, un poète chrétien vivant vers 530-540<sup>9</sup>.

C'est grâce ensuite à un érudit irlandais, Virgile de Salzbourg, qui vécut au cours des années 750 et qui connaissait manifestement l'ouvrage de Méla, que ce dernier atteignit le nord de l'Europe. Et c'est toujours vraisemblablement par l'intermédiaire de ce même érudit irlandais que l'œuvre de Méla finit par parvenir, dans les années 860-862, à un autre lettré de l'époque : Heiric d'Auxerre, qui en assura aussitôt la publication calligraphiée<sup>10</sup> ainsi que celle des autres œuvres contenues dans ce même manuscrit, visiblement une copie issue du codex originaire de Ravenne, lequel disparut totalement<sup>11</sup>.

Or le *Vat. lat.* — qui sert actuellement de référence obligée à tous les chercheurs — porte la trace de corrections dues à deux auteurs, deux mains d'époques différentes. Le premier serait le copiste chargé de reproduire le modèle, disparu ensuite, on l'a vu, sans laisser de traces. Le second ne serait autre, a-t-on supposé, que Heiric d'Auxerre, qui dut réviser le travail du copiste en le

---

<sup>3</sup> Au XX<sup>e</sup> siècle, les franquistes continuaient encore à utiliser cette expression pour désigner leur chef : « Caudillo de las Españas por la gracia de Dios ».

<sup>4</sup> Nom d'origine et de signification inconnues, probablement ibérique.

<sup>5</sup> Méla, Livre II, 6, 96.

<sup>6</sup> Silberman, A. 1988, *Pomponius Mela. Chorographie. Pomponii Melae De Chorographia*, Paris, p. VIII. C'est toutefois la localité voisine d'Algésiras qui, selon Schulten, se trouverait sur l'emplacement de l'antique *Tingentera* ; cf. Schulten, *Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, VI A, 2, p. 1383, cité par Silberman, p. VIII, note 3.

<sup>7</sup> Un parchemin du IX<sup>e</sup> siècle comportant 199 folios en bon état, le texte de Méla, transcrit sur deux colonnes, à raison de 22 lignes par colonnes, y étant soigneusement calligraphié.

<sup>8</sup> Lieu de résidence des empereurs romains au VI<sup>e</sup> siècle et un des principaux centres de la vie intellectuelle à l'époque.

<sup>9</sup> Silberman, *op. cit.*, p. XLVI, d'après les travaux de G. Billanovich, S. Cavallin ; cf. *infra* bibliographie.

<sup>10</sup> Ouvrage connu désormais, on l'a vu, sous le nom de *Vat. lat.* car conservé actuellement par la Bibliothèque Vaticane depuis 1612 après avoir, au cours de la Renaissance, quitté la France pour regagner l'Italie.

<sup>11</sup> L'histoire de ces événements a été reconstituée par Billanovitch, cf. Silberman, *op. cit.*, p. XLVII.

comparant au modèle disparu. Il existe en outre un autre correcteur (ou peut-être simple lecteur) dont on s'accorde à penser qu'il vécut à la fin du XI<sup>e</sup> ou au début du XII<sup>e</sup> siècle et qui, de toute façon, n'a apporté que peu de modifications au texte. Les corrections les plus nombreuses sont celles du second correcteur, probablement, on l'a dit, Heiric d'Auxerre<sup>12</sup>.

On estime enfin que le texte de Méla présentant actuellement le plus de garantie est celui établi d'après le seul *Vat. lat.*, « le seul manuscrit qui désormais doit être pris en considération »<sup>13</sup> et sur lequel Karl Frick, dans son édition de la *Chorographie*<sup>14</sup>, s'était déjà appuyé exclusivement.

### Le littoral « guipuzcoan » d'après Méla

Toutes ces précisions sont ici importantes et cela principalement pour deux raisons : d'une part parce que le premier copiste a commis des « erreurs sur les noms géographiques en particulier »<sup>15</sup> ; d'autre part parce que le passage de Méla concernant le littoral biscaïen et guipuzcoan a donné lieu à de longs débats entre érudits.

Le passage de Méla qui fait ici difficulté est le suivant<sup>16</sup> :

« Per ...]eundi[...<sup>17</sup> et Salanos Saunium, per Autrigones<sup>18</sup> et orgenomescos Namnasa descendit, et [...] *deuales tritino bellunte cingit, et decium aturia*<sup>19</sup> *sonans sauso et magrada* [...]. Vardulli unas gens hinc ad Pyranaei iugi promunturium pertinens cludit Hispanias ».

Le texte est précédé de la phrase suivante :

---

<sup>12</sup> C'est par l'intermédiaire d'une copie de l'archétype de ce manuscrit connu sous le nom de *Vat. lat.* (une copie datée du XII<sup>e</sup> siècle et maintenant perdue, mais qui fut sans doute acquise par Pétrarque en Avignon au XIV<sup>e</sup> siècle, auteur à qui l'on doit en outre d'avoir largement répandu l'ouvrage de Méla à la Renaissance) que l'on a également connaissance de l'existence de certains autres documents appelés *recentiores* (= lat. « les plus récents »), sorte de manuscrits également baptisés *deteriores* (= lat. « les moins bons »), qui tous dérivent en effet du manuscrit *Vat. lat.* Ces *deteriores* ont été minutieusement consultés par le savant P. Parroni ; cf. Silberman, p. LXVIII.

<sup>13</sup> Silberman, *op. cit.*, p. LII.

<sup>14</sup> Frick, K., *Chorographie*, Ed. K. Frick, Leipzig, 1880, rééd. Stuttgart, 1968.

<sup>15</sup> Silberman, *op. cit.*, p. XLV.

<sup>16</sup> C'est nous qui soulignons. Selon Alain Silbermann, la lecture des mots entre crochets n'est pas assurée.

<sup>17</sup> Le latin *pereundi* (décliné au génitif *-i*) serait ici, à la suite d'une étrange coïncidence, quoique nécessairement fortuite, identique au gérondif du verbe *per-eo*, *perire*, *peri-i*, *perit-um*, « périr » (cf. par ex. : *tempus pereundi*, « le temps de périr [trad. litt. \*le temps de en périssant'] »), ce qui évidemment ne peut pas être le cas ici.

<sup>18</sup> En lieu et place d'une leçon *auariginos*. En effet, bien que le *Vat. lat.* indique *auariginos*, comme le rappelle Silberman, *op. cit.*, p. 72, ce dernier préfère retenir la leçon, plus récente, *autrigones* que donne l'édition de Barbarus datée de 1493 (*i. e. Hermolai Barbari Pliniana castigationes item emendatio in Melam Pomponium, Romae*). Aujourd'hui, la plupart des auteurs admettent que seule la forme *auariginos*, apparaissant dans le *Vat. lat.* et dans la plupart des éditions du XV<sup>e</sup> siècle, mérite quelque crédit, la leçon *autrigones* pour laquelle opte Alain Silberman ne constituant rien d'autre en effet qu'une « réinterprétation » tardive et erronée.

<sup>19</sup> Cf. également la leçon « at Uria ».

« (...) La région est occupée par les Cantabres et les Vardules : les Cantabres comprennent un certain nombre de peuplades et de fleuves, mais dont les noms ne peuvent être prononcés dans notre langue [*i. e. latine*] »<sup>20</sup>.

Silberman traduit le passage qui suit cette phrase d'une façon que nous tenons, comme on le verra par la suite, pour erronée :

« (...) *le Saunium devalé le territoire des ...]eundi[... et des Salaenes, le Namnasa celui des Autrigons [= Auariginos] et des Orgenomesques, et [...] le Devalés baigne Tritino [et] Bellunte, l'Aturia Decium, le Magrada [Sauso]. Avec les Vardules, qui forment un seul peuple s'étendant depuis les Cantabres jusqu'au promontoire de la chaîne pyrénéenne, se terminent les Espagnes* »<sup>21</sup>.

Voici, à titre de comparaison, la retranscription littérale de quatre extraits d'ouvrages tardifs conservés à la Bibliothèque nationale de France et datant, pour trois d'entre eux, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Le premier extrait, daté de 1471, offre la version qui suit<sup>22</sup> :

« (...) pereundi. & salenos. Saurium per auariginos & orgenomes quosdam nasa descēdit : & deuales tritino belūte cingit : et detum athuria sonās Sauso. & magrada. uarduli una gens. hinc a dpyrenei [*sic*] iugi promontoriū pertinens claudit hispanias (...) ».

Le deuxième, de 1477<sup>23</sup> :

« (...) pereūdi & salenos .sauriū per auarigios & orgenomes quosdā nasa descendit & deuales tritino belunte cingit : & detum athuria sonās Sauso & magrada. uarduli una gēs. hic ad pyrenei iugi pmōtorium [*sic*] pertinēs claudit hispanias (...) ».

Le troisième, de 1482<sup>24</sup> :

« (...) pereundi. & salenos. sauriū. Per auriginos [*sic*] & orgenomes quosdā nasa descendit : & deuales tritonobelunte [*sic*] cingit : & detū aturia sonans. Sauso & magrada. Varduli una gens hinc ad pyrenei iugi promontoriū ptinēs claudit hispanias (...) ».

---

<sup>20</sup> A savoir, cette leçon ayant toujours fait l'unanimité : « *Tractum Cantabri et Vardulli [var. Varduli avec -l-] tenent : Cantaborum aliquot populi amnesque sunt sed quorum nomina nostro ore concipi nequeant* ».

<sup>21</sup> La traduction de Silberman « Tritino et Bellunte » est à coup sûr erronée. Karl Frick, *op. cit.*, 1935, p. 47, propose une leçon « *et Devalés Tritino Bellunte cingit, et Decium Aturia Sonans Sauso et Magrada* » que García Bellido traduit « [et le (?)] *Devalés ciñe* [trad. fr. 'entoure'] *a Tritino Bellunte [= Tritium Toboricum, localité citée par Ptolémée] ; el Aturia, a Decium, y el Magrada, [¿ los de Ēaso(n) ?]* » ; cf. La traduction in Bellido, 1947, *La España del siglo I de nuestra era, según P. Mela y C. Plinio*, Madrid, p. 28 et suiv. Au XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'ouvrage intitulé les *Œuvres complètes* de Méla, ouvrage publié sous la direction de M. Nisard, on trouve en revanche la leçon, basée manifestement sur celle d'Hermolaus Barbarus au XV<sup>e</sup> siècle, qui suit : « *et Devalés Tritium Toboricum cingit, et Decium Aturia, et Ēasonem Magrada* », *op. cit.*, p. 646.

<sup>22</sup> Mela, P., 1471, *Pomponii Mellae cosmographia*, 121 pages, éd. Mediolani : *apud Antonium Zarotum*.

<sup>23</sup> Mela, P., 1477, *Pomponii Mellae cosmographiae liber*, 122 pages, éd. Venetiis : s.n.

<sup>24</sup> Mela, P., 1482, *Pomponii Mellae cosmographi geographia. Prisciani quoque ex Dionysio Thessalonicensi de situ orbis interpretatio*, Non paginé, 76 pages et une carte, éd. Venetiis : Erhardus Ratdolt.

Le quatrième, de 1507<sup>25</sup> :

« (...) pereundi. & salenos. Sauriũ per auariginos & orgenomesquosdã nasa descendit / & deuales tritino belũte cĩgit / & detũ athuria sonans Sauso & magrada / Varduli vna gẽs hinc ad pyrenei iugi promõtorium pertinẽs claudit hispanias. (...) ».

Une édition anglaise plus récente, c'est-à-dire de 1683<sup>26</sup>, offre également de nombreuses « réinterprétations », dans certains cas identiques à celles proposées par Hermolaus Barbarus en 1493<sup>27</sup> :

« (...) Tractum Cantabri et Varduli tenent. Cantabrorum aliquot populi amnesque sunt, sed quorum nomina nostro ore concipi nequeant. Per eosdem<sup>28</sup> et Salenos Saunium, per Autrigones et Origenomescos Nanasa descendit : et Devales Tritium Tobolicum cingit, et Decium Aturia, et Oeasonem Magrada. Varduli, una gens, hinc, ad Pyrenaei jugi promontorium pertinens, claudit Hispanias (...). »

---

<sup>25</sup> Mela, P., *Pomponius Mela de totius orbis descriptione : author luculentiss. nunquam antea citramontes impressus*, XLV-11 folios, éd. de Parrhisii : per Egidium Gormuntium, 1507.

<sup>26</sup> Extrait de l'édition de Jacob Grovonijs de 1683, révisée par son fils Abraham Gravius en 1748 et éditée à Londres en 1819. Certains noms de lieux de l'ouvrage de Méla y apparaissent retranscrits en grec. L'édition de Grovonijs du *De Situ Orbis* contient trois livres, ayant chacun respectivement dix-neuf, sept et dix chapitres, le tout étant suivi d'un index à la fin du livre III. Egalement l'édition de 1782 : Mela, Pomponius, *De chorographia. De situ orbis libri III, cum notis integris Hermolai Barbari [et al.] Accedunt Petri Joannis Nunnesii Epistola de patria Pomponii Melae, & adnotate [sic] in prooemium, atque quo priora capita libri I, et Jacobi Perizonii Adnotata ad libri I capita septem-decim, curante Abrahamo Gronovio*. 3<sup>e</sup> édition, *Lugduni Batavorum, Apud S. et J. Luchtmans, Academiae, typographos*, 1782, 2 vol., 1081 pages, illus., carte, 22 cm., réimpression de l'édition *Lugduni Batavorum*, 1748.

<sup>27</sup> Ces corrections tardives ont été soulignées. On a vu plus haut que leur validité est contestée.

<sup>28</sup> Trad. litt. : « par les mêmes [populations] », c'est-à-dire *per + eosdem* (*eosdem* = acc. masc. plu. de *idem*, « le même, la même »), autrement dit *per eosdem*, « par les mêmes », c'est-à-dire, sous-entendu, « par, à travers le territoire des mêmes populations », ce qui s'accorderait du reste avec le fait que la préposition latine *per* exige obligatoirement l'accusatif : *per + ACC*. Cette « réinterprétation », proposée par certains auteurs, relèverait du domaine du vraisemblable, mais elle n'est pas assurée. Une autre hypothèse, que nous proposons ici car nous la tenons pour meilleure, quoique sans y adhérer pleinement, verrait dans *pereundi*, le latin *per + eundem*, var. *eundem* (*eundem* = acc. masc. sing. de *idem*, « le même, la même »), autrement dit *per eundem*, « par le même, la même », c'est-à-dire, sous-entendu, « par, à travers la même région ». L'expression latine (d'époque classique) *per eundem* aurait été corrompue en *per eundi* (une sorte de latin régional tardif ou altéré par des scribes médiévaux pour quelque autre raison qui nous échappe). Soit pour la phrase, la traduction qui suit : « La région est occupée par les Cantabres et les Vardules : les Cantabres comprennent un certain nombre de peuplades et de fleuves, mais dont les noms ne peuvent être prononcés dans notre langue [*i. e.* latine]. Et par la même [région cantabre] et les Salaenes [c'est-à-dire 'et celle [région] des Salaenes'] le [cours d'eau] Saunium [coule] (...) ». Cette traduction aurait l'avantage de ne présenter aucune invraisemblance, mais elle paraît assez laborieuse et en conséquence peu probable.

L'indentification de ces noms de l'Antiquité<sup>29</sup> a posé problème à la plupart des auteurs qui se sont penchés sur la question. Certains ont émis des hypothèses qui se signalent souvent par leur gratuité. Nous ne mentionnerons que les principales.

### Le « portus Blendium » des Cantabres

Le terme [...]eundi[...] en constitue un exemple.

Quelques auteurs ont cru y déceler le nom d'un peuple cantabre non identifié : les \*Blendi ou \*Blendī<sup>30</sup>, « les \*Blendiens », quoique la déclinaison qui est celle de l'expression *portus Blendium*<sup>31</sup> citée par Pline l'Ancien<sup>32</sup>, la seule qui soit parvenue à notre connaissance, s'y oppose<sup>33</sup>. Il devait plutôt s'agir d'un nom de lieu, vraisemblablement celui d'un cours d'eau comme le laisserait penser le nom d'un autre cours d'eau des Cantabres que cite Méla : *Saunī-um*<sup>34</sup>, un nom coulé également, comme cela est manifestement la règle pour ce type de noms géographiques, dans le moule de la deuxième déclinaison latine au cas appelé accusatif-nominatif neutre<sup>35</sup>.

En admettant toutefois qu'il se fût agi d'un nom de peuple, ce qui est également plausible, on aurait dû avoir chez Pline une expression telle que *portus \*Blendōrum*<sup>36</sup>, « le port des \*Blendi » comme le montre clairement le nom du peuple aquitain des *Belendi*<sup>37</sup> qui exige pour le génitif pluriel une forme *Belendōrum*, « qui appartient aux, des *Belendi* ».

Il est également possible que le nom de cette présumée rivière soit à l'origine d'un nom de peuple, ici en l'occurrence cantabre, connu sous le nom de \*Blend-i, lequel aurait alors emprunté, quoique la forme attestée *Blendium* ne cadre pas avec cette hypothèse, son nom à un cours d'eau situé à proximité de son établissement, phénomène relativement courant durant l'Antiquité. D'autre part, la similitude est frappante entre les noms suivants : cantabre *Blendī-um* (< \*Belend-ī-) / nom

---

<sup>29</sup> C'est-à-dire, et c'est là l'un des seuls points sur lequel tous les auteurs s'accordent, ceux de plusieurs localités et fleuves situés tout le long de la côte Cantabrique *lato sensu*, à savoir *Tritino* et/ou *Bellunte*, *Decium*, *Aturia*, visiblement *Sonans Sauso* et, enfin, *Magrada* ainsi que la forme *Deuales* qui fait difficulté comme nous le verrons par la suite.

<sup>30</sup> Formes non attestées.

<sup>31</sup> C'est-à-dire « le port de la rivière ou fleuve \*B(e)lendī- ».

<sup>32</sup> Pline, IV, 111.

<sup>33</sup> Etant donné que dans le cas présent (*portus*) *Blendī-um* ne constitue rien d'autre, ce que confirme du reste pleinement le Gaffiot, qu'un nom de lieu coulé dans le moule de la deuxième déclinaison latine au cas appelé accusatif-nominatif neutre, c'est-à-dire *-um* — impliquant en conséquence du point de vue théorique un prototype \*B(e)lendī-.

<sup>34</sup> Ce fleuve n'est mentionné que par Méla, III, 1, 15. On a supposé qu'il s'agissait du Sauga cité par Pline, IV, 111, près de *portus Victoriae Iuliobrigensium* (auj. probablement Santoña, province de Santander). Il pourrait également s'agir de la Saja, qui se jette dans la mer à Suances.

<sup>35</sup> D'après le Gaffiot ; cf. également le cas des noms cantabro-pyrénéens *Decī-um*, *Paelontī-um*, peut-être *Bel(l)untī-*, etc. qu'on mentionnera plus loin.

<sup>36</sup> Nominatif pluriel *-i*, génitif pluriel *-ōrum*, des noms de la deuxième déclinaison.

<sup>37</sup> Pline, IV, 108.

de peuple aquitain *Belend-i* / peuple celtibère (quoique de type préceltique) *Pelend-ō-n-es*<sup>38</sup>. L'alternance des sonores et des sourdes est une caractéristique bien connue des noms préceltiques, à savoir ici pré-indo-européens : *Belend-* / *Pelend-*<sup>39</sup>.

Ces *Pelendones* habitaient dans la partie montagneuse de l'actuelle province de Soria, située au sud de l'actuelle Rioja où habitaient les *Berones*. On admet ordinairement que les *Vascones* avaient pour voisins, d'une part, lesdits *Berones* au sud-ouest et, d'autre part, les *Pelendones* au sud, l'actuelle localité navarraise de Fitero (située à l'est de Tudela) constituant alors la limite entre ces derniers et les Vascons.

Le noms des *Pelend-ones* est, on l'a vu, un nom de type préceltique apparenté au nom aquitanique *Belend-i*<sup>40</sup>, un nom que les populations celtiques (appelées dans la Péninsule *Κελτίβηρες* ou *Celtiberi*, « Celtibères ») adoptèrent ou reçurent, vraisemblablement de la part des autochtones habitant à l'origine la région, lors de leur arrivée dans le pays au cours du premier millénaire avant notre ère.

### Les diverses interprétations du passage de Méla

Joaquín González Echegaray, l'illustre archéologue cantabre, dont l'ouvrage, désormais classique, sur l'histoire de la Cantabrie est sur bien des points remarquable, faisant siennes une partie des hypothèses de Karl Müller<sup>41</sup>, a en effet supposé l'existence parmi les sources utilisées par Méla d'une source grecque non identifiée.

L'utilisation directe d'ouvrages en langue grecque a été effectivement envisagée à plusieurs reprises, notamment par K. G. Sallman<sup>42</sup> étant donné que l'on a souvent remarqué combien sont nombreux les toponymes que Méla a transcrits en conservant leur forme grecque.

Quelques auteurs vont plus loin et supposent que Méla a utilisé l'ouvrage d'un auteur grec, probablement Eratosthène, ouvrage relatant une sorte de périple à l'origine d'une description du

---

<sup>38</sup> Pline, III, 26 ; var. *Pellend-*. Egalement Pline, IV, 112. L'ethnonyme *Pelend-ōnes* constitue un nom coulé dans le moule de la troisième déclinaison imparisyllabique latine.

<sup>39</sup> Cf. Bertoldi, « Problèmes de substrat », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, XXXII, p. 134 et *infra*, note 56. L'utilisation en latin de différentes déclinaisons en ce qui concerne des noms apparentés, ou tenus pour tels, n'est pas rare comme on le verra par la suite.

<sup>40</sup> Nom qui se retrouverait, d'après la plupart des auteurs versés dans ces questions, dans l'actuel nom de lieu aquitain Belin (canton de Belin, Gironde).

<sup>41</sup> Müller, K., 1883, *Claudii Ptolomaei Geographia*, p. 148.

<sup>42</sup> Salmann, K. G., 1971, *Die Geographie...*, p. 146.

littoral atlantique franco-espagnol d'est en ouest<sup>43</sup>, alors que Méla, au contraire, opte, en ce qui concerne la péninsule Ibérique, pour une description en sens inverse, c'est-à-dire d'ouest en est, autrement dit depuis l'actuelle Galice jusqu'au littoral aquitain.

Nonobstant l'existence de cette direction définitivement établie et que personne ne conteste au demeurant, Méla — ajoutent alors certains auteurs —, une fois avoir atteint la région de Santander, se serait pourtant trompé dans sa description : il aurait décrit, sans s'en apercevoir nullement, le littoral cantabre, et seulement celui-là, c'est-à-dire *grosso modo* celui de l'actuelle province de Santander, non plus d'ouest en est mais d'est en ouest. Cette hypothèse nous paraît hautement improbable, il s'agirait en effet, d'une grossière et singulière erreur de la part de Méla, qui par ailleurs n'en commet aucune autre de cette importance en ce qui concerne la péninsule Ibérique.

Cette hypothèse, on ne peut plus improbable eu égard aux faits que nous impose la seule réalité des documents historiques connus, n'a de surcroît pour seul objectif, de l'aveu même de leurs auteurs, que celui de faciliter la suite de leur démonstration. Selon eux, la description de Méla n'engloberait pas l'actuel littoral du Pays basque méridional ; elle prendrait fin dans le territoire des Cantabres de l'Antiquité et ne reprendrait que de l'autre côté de la chaîne pyrénéenne, c'est-à-dire en Gaule et plus particulièrement en Aquitaine.

Après quoi, Joaquín González Echegaray, à la suite d'auteurs tels que Juan Alvarez, José Manuel González, Adolfo García ou Eutimio Martino, des auteurs qu'il cite expressément et sur lesquels il s'appuie fréquemment, affirme que le Deva ou Deba<sup>44</sup> dont parle Méla<sup>45</sup> ne serait aucunement l'actuel fleuve basque, mais au contraire celui, également appelé Deva, séparant de nos jours la Cantabrie des Asturies — et qui cependant au cours de l'Antiquité se trouvait exclusivement en territoire cantabre.

### **Etymologie de Mutriku ou Motrico**

En outre, et en dehors également de toute une série d'autres conjectures concernant la toponymie cantabro-asturienne, fort douteuses la plupart du temps et dont on épargnera ici le

---

<sup>43</sup> On suppose qu'il s'agissait d'un texte d'origine carthaginoise, antérieur à Hérodote et écrit vers 500 avant Jésus-Christ, probablement par Himilcon. C'était vraisemblablement un périple, littéralement un voyage circulaire par mer dont l'objet était la description des côtes occidentales de l'Europe. Au troisième siècle avant notre ère, ce périple, probablement traduit en grec, était entre les mains d'Eratosthène, qui vécut de 275 à 195 environ avant Jésus-Christ et fut bibliothécaire du roi d'Égypte, Ptolémée III, 247-222. Comment et sous quelle forme ce périple est arrivé entre les mains de Méla, nous ne le savons pas. Mais il est probable que Méla a utilisé la description, traduite en grec, du Carthaginois.

<sup>44</sup> Cet hydronyme est d'origine celtique. Le fleuve guipuzcoan appelé *Deba* séparait dans l'Antiquité le peuple des Caristes (ancêtres *grosso modo* des Biscaïens actuels) de celui des Vardules. Le nom est également, on l'a vu, celui d'un fleuve cantabro-asturien servant de frontière aux communautés autonomes des Asturies et de Cantabrie, ce fleuve étant cependant situé au cours de l'Antiquité en territoire exclusivement cantabre. En Galice, ce nom apparaît écrit, tantôt *Deva*, tantôt *Deba* : c'est celui d'une rivière traversant les provinces d'Orense et de Pontevedra et c'est également le nom d'une paroisse de Pontevedra.

<sup>45</sup> En réalité *deuales* = *Deuales* dans le texte de Méla issu de la copie du codex de Ravenne. Pour l'explication de cette forme, cf. *infra*.

détail aux lecteurs, Echegaray suppose que le toponyme *Tritino*<sup>46</sup> *Bellunte* cité par Méla n'est pas le même que celui que cite le géographe Ptolémée, c'est-à-dire *Trítion Toubórikon*, en latin *Tritium Tuboricum*, et dont l'identification avec le nom de l'actuel village guipuzcoan appelé *Mutriku* (esp. *Motrico*) a été établie par les auteurs les plus qualifiés : (*Tritium*) *Tuboricum* > *\*But(o)ricu(m)* > *\*Butricu* > *Mutriku* / *Motrico*.

Afin de contourner cette étymologie, Joaquín González Echegaray suppose l'existence d'un « *Tritium cántabro* » dont la localisation en Cantabrie, ajoute-t-il, « es aún una incognita »<sup>47</sup> !

Il est vrai toutefois, et c'est là un des seuls points avec lequel nous puissions être ici en accord avec Echegaray, qu'il serait surprenant que la forme *Bellunte* ne soit chez Méla qu'une simple variante corrompue d'une forme correcte et « hellénisée » *Toubórikon*, voire « latinisée » *Tuboricum*, et cela bien que plusieurs auteurs aient essayé à maintes reprises, quoique vainement, de faire le rapprochement entre ces dernières.

Car, quand bien même nous accepterions l'hypothèse selon laquelle la forme *Bellunte* eût constitué une cacographie qui se serait imposée en lieu et place d'une forme non attestée *\*Tebellum* à la suite d'une métathèse hautement improbable (*Bellun-te* ~ *\*Te-bellum*), cette dernière serait encore fort éloignée de la forme « hellénisée » *Toubórikon* que donne clairement Ptolémée : en partant de *Toubóriko(n)* / *Tuboricu(m)*, il est aisé d'expliquer le toponyme *Mutriku*, ce qui, en revanche, est absolument impossible si l'on part d'un prototype *Bellunte*.

La conclusion nécessaire serait d'admettre, non seulement que le nom *Toubórikon* transmis par Ptolémée est tout à fait correct — puisque, c'est là une évidence, il permet d'aboutir au moderne *Mutriku* < *\*But(o)ricu* < *Tuboricu(m)* —, mais également que la forme *Bellunte* ne constituerait rien d'autre qu'un toponyme fantaisiste dont la véritable raison d'être n'aurait été en définitive que de représenter le fameux *Toubórikon* / *Tuboricu(m)*, une forme absurde inventée soit par un des scribes ayant travaillé sur la copie du fameux manuscrit de Ravenne, soit par Méla lui-même.

### **Conjectures toponymiques autour du nom « Tritino »**

Si le nom antique *Bellunte* que nous fait connaître Méla n'est pas uniquement le résultat, comme nous le croyons fermement, d'un caprice de l'auteur ou d'un des copistes ultérieurs ayant eu accès à la copie du manuscrit de Ravenne, ce nom devait donc désigner une réalité géographique ; en sorte qu'on est forcé d'admettre qu'il y avait, outre un lieu appelé *Tritium Tuboricum*, un autre endroit connu sous le nom de *Tritino* (peu importe alors que la forme *Bellunte* fût ou non corrompue), nom que certains auteurs ont considéré comme étant une déformation d'une forme « hellénisée » *Trítion* (< *Tríti-on*, gr. Τρίτι-ον, nominatif) qui aurait été retranscrite, à la

---

<sup>46</sup> Certains auteurs ont cru voir dans ce nom la forme grecque *Trítion*, ce qui n'est pas le cas comme on le verra par la suite.

<sup>47</sup> González Echegaray, J., 1997, *Los Cántabros*, Santander, p. 60.

suite d'une présumée erreur, *Tritino*, c'est-à-dire en réalité \**Trítion*<sup>48</sup> *Bellunte*, sans que nous puissions pour autant l'identifier clairement<sup>49</sup>.

En effet, le savant archéologue cantabre, après avoir récusé avec force l'autorité des auteurs qui se sont servis de ce fameux fragment du texte de Méla dans le seul but d'exposer, selon lui, des « interpretaciones un tanto arbitrarias, siempre con la obsesión de buscar ciudades y ríos en el extremo de Vasconia, junto al Pirineo »<sup>50</sup>, reconnaît pourtant à son tour que les hypothèses de Juan Alvarez notamment, auxquelles il adhère, conjectures la plupart du temps d'ordre toponymique, ne constituent cependant que de simples présuppositions ; il avoue ainsi, ce faisant, et de façon à peine voilée, ce que tout lecteur averti et exigeant est en droit de souligner à propos de ces conjectures : leur manque criant de réalisme<sup>51</sup>.

Le recours à la phonétique historique des idiomes locaux propres aux territoires cantabriques en question nous permet de trancher.

### Noms semblables ou identiques à « Bel(I)unte » et étymologie présumée

Ce nom cantabro-pyrénéen de l'Antiquité, à savoir *Bellunte* avec *-ll*<sup>52</sup>, var. *Belunte*, se retrouve également de nos jours dans celui d'une montagne de la commune biscaïenne d'Arrankudiaga sous une forme populaire *Belunte*, la désignation « officielle » étant cependant *Gazteluzar* ou *Castillozar*

---

<sup>48</sup> Car Méla, cela a déjà été signalé, emprunte souvent à une source grecque non identifiée les noms de lieux tels quels, c'est-à-dire sous leur forme grecque ou « hellénisées ».

<sup>49</sup> Silberman a proposé, on l'a vu, la traduction qui suit : « le Dévalas baigne Tritino et Bellunte », considérant que le fleuve (act. Deba) baignait en réalité deux localités : *Tritino* [gr. *Trítion* (*Toubórikon*), auj. Mutriku], l'autre, non identifiée à ce jour, étant alors l'énigmatique *Bellunte*. Cette explication, que nous ne partageons pas, présenterait néanmoins l'avantage de relever du domaine du vraisemblable, ce qui n'est pas le cas des hypothèses émises, comme on le verra par la suite, par les divers auteurs que cite Echegaray.

<sup>50</sup> Echegaray, *op. cit.*, p. 62.

<sup>51</sup> Echegaray, *op. cit.*, p. 63, écrit en effet : « Es sumamente interesante — lo hace notar también J. Alvarez — que el orden general de la descripción va de Oeste a Este, mientras que el orden parcial dentro de cada sector de la descripción, por la costa de Cantabria, va de Este a Oeste [= affirmation gratuite selon nous]. Ella confirma que Mela utilizó fuentes (un periplo griego y posiblemente otras más), y con ellas montó su descripción de la entonces todavía recientemente conocida Cantabria, sin advertir que algunas de aquellas noticias aisladas tenían una dirección contraria al sentido de su descripción ». Cette hypothèse est tellement invraisemblable qu'Echegaray, qui semble parfois avoir conscience de l'aspect incroyable de ce type de conjectures, se sent aussitôt obligé d'ajouter : « En realidad, el señor Alvarez no puede aplicar plenamente su propia teoría a todos los datos de la Cantabria que nos describe Mela. Para aquél, el Saunium es el Sella y, por tanto, a la primera parte del párrafo de Mela no puede aplicarle perfectamente la teoría sobre la inversión total del orden de los ríos ». Et cela pour la simple raison que cette prétendue inversion n'a jamais existé.

<sup>52</sup> Au même titre que le nom *Bardylis*, en grec Βάρδυλις qui apparaît également écrit chez Plutarque Βαρδύλλις à la suite d'un renforcement de la consonne (la latérale *-l-* passe à *-λλ-* à la suite d'un phénomène connu sous le nom de *gémiation expressive*, cf. également en latin *-l-* > *-ll-*). La prononciation de la graphie latine *-ll-* dans les noms *Bellunte* et *Vardulli* n'équivalait pas à celle de la graphie espagnole actuelle *-ll-* (ou « *l* mouillé ») présente, par exemple, dans esp. *barullo*, « tohu-bohu, pagaille ».

(718 mètres)<sup>53</sup> puisqu'il est avéré que la plupart des montagnes basques sont parfois désignées par des noms différents<sup>54</sup> : l'un populaire, utilisé uniquement par des gens du lieu, l'autre plus répandu et jouissant souvent d'une reconnaissance plus large de la part de l'IGN, tant espagnol que français. Le fait qu'il s'agisse ici du nom d'une montagne (ou oronyme) et non de celui d'un cours d'eau (ou hydronyme) ne doit pas surprendre outre mesure. Dans le domaine de la toponomastique antique, et en particulier celle de type préceltique, il est souvent malaisé de différencier les oronymes des hydronymes<sup>55</sup>.

Le nom se retrouve également dans *Bel-unt-o* (auj. Bellon, Charente, de *Belunto*, 1090<sup>56</sup>, décliné à l'ablatif de la deuxième déclinaison) ainsi que dans *Bell-int-um* (toponyme antique coulé dans le moule de la deuxième déclinaison des noms neutres et faisant apparaître une gémiation de nature expressive *Bel-* > *Bell-*) que porte une *mutatio* dans l'itinéraire de Jérusalem où apparaît un « suffixe *-int-* manifestement pré-indo-européen »<sup>57</sup>, var. *-unt-*, un nom « latinisé » suivant le moule de la deuxième déclinaison des neutres.

En ce qui concerne la signification, une racine pré-indo-européenne *\*bal-* / *\*bel-*, « rocher ; hauteur, élévation de terrain » a été repérée depuis longtemps<sup>58</sup>. Elle se retrouve, à l'état pur ou munie de différents suffixes, de type pré-indo-européen ou non, dans plusieurs noms de montagnes d'Europe inexplicables par le latin ou une langue celtique. L'existence d'une montagne alavaise appelée, on l'a vu, *Belunte* (< *Bel-unt-e*) s'inscrit dans cette série<sup>59</sup>.

---

<sup>53</sup> On accède au *Belunte* ou *Gazteluzar* à partir de la commune limitrophe et alavaise de Laudio ou bien depuis Arene, un quartier du village bisciaïen d'Arrankudiaga (la ville de Laudio et le quartier d'Arene étant situés respectivement à environ quatre et trois kilomètres et demi du sommet, l'un des versants se trouvant en Biscaye et l'autre en Alava).

<sup>54</sup> Les habitants d'Elizondo (vallée de Baztan, Navarre) appellent *Arrikulunka*, « la pierre qui vacille, balance » la montagne que les habitants des Aldudes (dans la région de Saint-Etienne-de-Baïgorry, Basse-Navarre) connaissent sous le nom d'*Arguibel* (orthographe basque normalisée *Hargibel* ou *Argibel*, « derrière le roc, la roche, la pierre »), etc.

<sup>55</sup> A titre d'exemple, on citera le nom de la montagne, surplombant la ville guipuzcoane de Mutriku, autrefois Motrico en espagnol, appelée Arno (628 mètres), nom préceltique désignant également depuis l'Antiquité, tantôt un fleuve étrusque (*Arnus*, Tite-Live, XXII, 2, 2, fleuve d'Etrurie, auj. Arno en Toscane), tantôt un fleuve des Ibères qui était situé dans les environs de l'actuelle ville de Barcelone (*Arnum*, Pline, III, 22 ; auj. probablement moderne Tordera, ville et fleuve catalans situés entre Mataró et Tossa de Mar au nord de Barcelone, la ville portant le même nom que le fleuve). Egalement dans la Péninsule la rivière appelée Arnoia (Orense, Galice), etc.

<sup>56</sup> Nom pourvu des suffixes préceltiques *-unt-*, *-ont-* d'après Albert Dauzat, *op. cit.*, p. 72.

<sup>57</sup> Rostaing, Ch., *op. cit.*, p. 82. Il pourrait s'agir également d'un suffixe proto-indo-européen. Ce point n'a pas été encore totalement éclairci.

<sup>58</sup> Bertoldi, 1931, *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, XXXII, pp. 139-141.

<sup>59</sup> On a également supposé dans le cas du nom de lieu charentais Bellon, de *Belunto*, 1090, l'existence d'une racine indo-européenne dont l'existence est controversée, voire dans certains cas niée par les spécialistes de l'indo-européen : *\*bhēl-* / *\*bhəl-*, « brillant » ; cf. Pokorny, J., 1959-1969, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, pp. 118-119.

Ce nom est semblable à celui d'une petite rivière asturienne appelée *Berrunde* (< *Ber(r)-und-e*<sup>60</sup> < \**Ber(r)-unt-e*, en asturien *Berrundi*) et située à proximité des sources du fleuve Sella, dans une région séparant les Asturies de la région de Léon où apparaît en outre le nom *Berrundia*, « monte en la prov[incia] de León, part[ido] jud[icial] de Riaño, pertenece al ayunt[amiento] de Sajambre » selon le *Diccionario* de Madoz.

Cet hydronyme (et oronyme) léono-asturien semble devoir également être rapproché du toponyme guipuzcoan *Barrundi*<sup>61</sup>, lequel semble impliquer, d'après la phonétique basque, un prototype \**Berrundi*<sup>62</sup>, ainsi que, d'autre part, leur équivalence indubitable avec le toponyme et hydronyme alavais *Barrundia*, « término y arroyo de Albaina »<sup>63</sup> ; le nom se retrouvant de surcroît dans deux autres *Barrundia* guipuzcoans (maisons d'Anoeta et d'Eibar) ainsi que dans le toponyme navarrais *Berrondia* (lieu-dit d'Aríbe)<sup>64</sup>.

### Les fleuves cantabres Miera et Agüera

Afin de plier le texte de Méla à leurs singulières conceptions, certains auteurs n'ont pas hésité à corriger le vénérable texte en inventant, entre autres, une forme non attestée \**Megrada* — une forme hypothétique qu'Echegaray accentue sur l'antépénultième : ' -*grada*<sup>65</sup> — qui par la suite aurait évolué, du point de vue phonétique, jusqu'à aboutir à la forme actuelle Miera que porte de nos jours le fleuve se jetant dans la baie de Santander.

Mais cela est impossible car, quand bien même une forme \**Megrada* eût existé, celle-ci n'aurait jamais pu aboutir à la forme actuelle Miera, la phonétique historique du parler de cette région de Santander postulant pour cet hydronyme cantabre un prototype \**Mera*<sup>66</sup> > *Miera*, une forme, en

---

<sup>60</sup> A la suite manifestement d'une sonorisation après *-n-* : *-nt-* > *-nd-*.

<sup>61</sup> La Croix de Barrundi, Anoeta, localité située à côté de Tolosa en Guipuzcoa.

<sup>62</sup> A moins que le *Berrundi* cantabro-asturien ne soit issu d'un plus ancien \**Barrundi*, ce qui en asturien, il est vrai, pourrait être possible à la suite d'un phénomène de métaphonie.

<sup>63</sup> Sánchez, 1985, *El habla y la toponimia de Lapuebla de Arganzón y el Condado de Treviño*, p. 220.

<sup>64</sup> Eleizalde, « Listas alfabéticas... », p. 139 ; p. 324 ; cf. également l'oronyme navarrais, d'origine et de signification inconnues, *Berrendi* (montagne d'Aezkoa-Hiriberri, esp. Villanueva de Aezkoa, 1.354 mètres, *Berrendi*, année 1782) où on a peut-être affaire au radical pré-indo-européen *ber(r)*, « montagne, puis plateau élevé » qu'on retrouverait dans *Berre* (Bouche-du-Rhône, *Berra*, année 1108), toponyme provençal d'origine obscure, vraisemblablement pré-indo-européenne, d'après Charles Rostaing, *op. cit.*, p. 93 ; cf. également *Berra* qui est, encore de nos jours, un nom de famille basque.

<sup>65</sup> Echegaray l'accentue sur l'antépénultième ' - car il part, suppose-t-on, du principe que la syllabe pénultième ouverte, c'est-à-dire *-gra-*, fait apparaître une voyelle brève *-ă-*, d'où \**Mégrăda*, ce qui du point de vue théorique serait correct puisque d'autre part nous avons la forme *Băgrăda*, fleuve de Numidie (Afrique du Nord).

<sup>66</sup> Issu probablement d'une base hydronymique \**mér* / \**már* / \**mír* / \**múr*, « eau stagnante, marécageuse » apparentée au latin *mare*, vha. *mari*, *meri*, au terme \**mory* présent dans le vocable v. sl. *morje*, v. irl. *muir*, skr. *maryāḍā*, « bord de mer », etc. (Benveniste, *Origines*, p. 76). On retrouve cette racine en Sardaigne dans le toponyme *Mara* dont l'origine prélatine, c'est-à-dire ici en l'occurrence manifestement proto-indo-européenne, s'explique à partir du vocable indo-européen — et encore présent de nos jours dans certains

outré, attestée à plusieurs reprises en Galice où plusieurs cours d'eau ont pour nom Mera, la diphtongaison du -é- tonique en -ié- n'ayant pas lieu en galicien. Cet hydronyme, probablement d'origine proto-indo-européenne, est également attesté en Gascogne où il est porté par un petit cours d'eau des Landes, c'est-à-dire par un des nombreux affluents du Gabas (cent sept kilomètres dont quarante-six dans les Landes), à savoir le Mère. Le prototype ne peut être ici aussi que \*Mera dans le parler gascon de cette région landaise : Mère < \*Mera.

La suite du raisonnement est tout aussi difficilement acceptable : ainsi la présumée leçon *Aturia* du texte de Méla correspondrait, toujours d'après ces mêmes auteurs, au nom du fleuve cantabre appelé de nos jours Agüera qui se jette non loin de Castro-Urdiales. Méla cite en effet une rivière, située dans le territoire des Vardules, appelée *Aturia* : elle arrosait un lieu énigmatique connu sous le nom de *Decium*<sup>67</sup>.

Mais ici aussi l'impossibilité phonétique est telle que même Juan Alvarez, l'auteur à l'origine de cette conjecture pour le moins inattendue, en est parfaitement conscient, raison pour laquelle il ne manque pas alors d'inventer une forme intermédiaire \*Aduera résultant ici obligatoirement, ajoute-t-il, d'une étymologie populaire, étant donné que le nom de tous les autres cours d'eau de la Péninsule appelés *Agüera* est issu du latin *Aquaria(m)*<sup>68</sup>.

Ici aussi, la démonstration, pour laborieuse et ingénieuse qu'elle puisse être, ne tient pas.

---

dialectes sardes archaïques — *mara*, « marais, marécage » (le terme français *marais* est issu quant à lui du francique \**marisk*, du germanique *mari*, « mer, lac »).

<sup>67</sup> Ce toponyme indigène (un nom « latinisé » du point de vue phonétique : *Deci-um*, nom coulé dans le moule de la deuxième déclinaison latine au cas appelé accusatif-nominatif neutre) implique du point de vue théorique un prototype \**Dekī-* et une forme « hellénisée » \**Δέκι-ov* non attestée mais qui a dû servir de modèle à Méla étant donné qu'il est probable, on l'a vu, que ce dernier a utilisé un périple grec archaïque aujourd'hui disparu et dont on ne sait malheureusement plus rien. Le nom de cette localité « guipuzcoane » de l'Antiquité, une localité à l'heure actuelle encore non identifiée, rappelle, entre autres, le nom du peuple ligure des *Deciātes* (< *Deci-ātes*) dont le territoire devait se trouver dans la région du littoral méditerranéen, située à l'ouest du Var aux environs d'Antibes, peut-être sur les hauteurs entre les cours d'eau appelés le Loup et la Siagne (Strabon, IV, 6, 2 ; Plinius, III, 35 ; Ptolémée, II, 10, 5), probablement l'*oppidum Deciātum* dont parle Méla. Ce peuple ligure avait pour voisins le peuple, également ligure, des *Oxūbīi* ou *Oxybīi*, gr. Ὀξύβιοι (*i. e.* pour une prononciation [oksubi] constituant peut-être une tentative d'adaptation d'une prononciation ligure autochtone [otsubi] ; Polybe, XXXIII, 9 ; Florus, I, 18 ; Tite-Live, *Ep.*, XLVII). Artémidore, cité par Etienne de Byzance, mentionne la ville des *Δεκιήται* (*Dekiētāe*). Le nom paraît également se retrouver dans celui du peuple pré-italique d'Apulie ou de Calabrie appelé *Deciāni* (< *Deci-āni*) ainsi que dans celui du roi des Daces [la Dacie, aujourd'hui la Moldavie et la Valachie] appelé Décibale (lat. *Decibalus* < *Deci-balus*), etc. ; cf. également la localité appelée *Forum Deci*, « Forum de Décius » que cite Plinius, III, 107, près de mod. Bacugno, cf. *CIL* IX, p. 434. Certains auteurs ont cru y déceler une hypothétique racine indo-européenne \**dek-*, « recevoir, accueillir », signification que refuse Benveniste, *Origines*, p. 156 ; il s'agirait en réalité d'une racine indo-européenne attestée par l'avestique *aḍka-*, sanscrit *ātka*, « manteau, armure » et confirmée par l'hittite *hatk-*, « enfermer, recouvrir », le sens propre serait « enfermer », puis « contenir, recevoir ».

<sup>68</sup> Le latin *Aquariam* constitue en effet une forme nominalisée issue de l'adjectif *āquārīus*, -a, -um, terme qui a souvent été utilisé pour désigner un cours d'eau. Il est à l'origine de nombreux toponymes, en particulier dans les Asturies : *Agüera*, *L'Agüera*, *Les Agüeres*, *Agüeria*, etc.

### Les fleuves guipuzcoans Deva et Oria

La présumée leçon *Aturia* du texte de Méla ne pouvant en effet faire référence en aucune façon à l'Adour des *Tarbelli* aquitains, ce que tout le monde s'accorde à admettre, il ne peut être dès lors question que de l'*Oria* guipuzcoan<sup>69</sup> ; de telle sorte que la leçon *Aturia* ne constituerait rien d'autre qu'une variante erronée, quoique fort répandue dans les diverses éditions du texte de Méla, d'une leçon attestée — et sans contredit bien plus en accord avec la réalité — *at Uria*, moyennant la conjonction latine marquant l'opposition *āt*, « mais au contraire », que plusieurs éditeurs du vénérable manuscrit *Vat. lat.* ne manquent pas au demeurant de signaler dans leurs notes critiques<sup>70</sup>.

D'autre part, au lieu d'employer la forme attendue *Deva* ou *Deua* pour désigner l'actuel fleuve basque du même nom, Méla emploie une forme *deuales*, c'est-à-dire *Deuales*. Ce point a éveillé depuis longtemps la curiosité de nombreux érudits.

S'agit-il d'une erreur ?

La plupart des auteurs qui se sont penchés sur le sujet ont refusé d'envisager une telle hypothèse. Mais s'il ne s'agit pas d'une erreur, de quoi pourrait-il s'agir ?

Les hypothèses émises jusqu'à présent ont souvent été dénuées de fondement<sup>71</sup>. Seuls deux (en réalité trois) auteurs ont compris qu'il s'agissait probablement du nom d'une peuplade : celle des *Deuales*.

Néanmoins, l'un d'entre eux déforme le texte de façon tout à fait gratuite et sa traduction est inexacte. C'est le cas d'Adolfo García<sup>72</sup>. Selon lui, la traduction de ce passage du texte de Méla serait : « *et Deuales \*Turdeva \*Bellusque cingit, 'et le \*Turdeva et le \*Bellus entourent les Deuales'* ».

Les formes inventées *\*Turdeva* et *\*Bellus* correspondraient aux noms des actuels fleuve et rivière cantabro-asturiens appelés de nos jours *Deva*<sup>73</sup> et *Cares*<sup>74</sup>.

L'explication est fantaisiste. En outre, en latin il eût fallu manifestement, en ce qui concerne le verbe, le pluriel : *cingunt*, « ils entourent ». Cela étant, Adolfo García avait pressenti, quoique sans argumenter son point de vue, qu'il s'agissait probablement d'un ethnique, autrement dit ici en l'occurrence d'un nom de tribu.

### Véritable signification de la phrase de Méla

Une autre hypothèse, bien qu'erronée à certains égards, est celle d'Eutimio Martino.

---

<sup>69</sup> Cela était déjà l'avis de Schulten ; cf. *Hispania*, 1920, p. 52.

<sup>70</sup> C'est-à-dire, par exemple, la variante « *at uria in spatio uacuo* » ; cf. Silberman, *op. cit.*, p. 72, note 15.

<sup>71</sup> Elles sont résumées par Echegaray, *op. cit.*, pp. 48-80 ; cf. en particulier pp. 56-61 où il est question de la forme *Deuales*.

<sup>72</sup> García, A., 1961, « Mela y los cántabros », *Archivum*, pp. 139-196.

<sup>73</sup> C'est-à-dire le fleuve cantabro-asturien et non le guipuzcoan.

<sup>74</sup> L'actuelle rivière asturienne appelée Cares qui au cours de l'Antiquité était située en territoire cantabre.

Si l'on écarte les singulières, pour ne pas dire invraisemblables, conceptions de cet auteur, principalement celles concernant, on l'a vu, une localisation de ce fleuve en Cantabrie, son hypothèse, du moins pour ce qui est de la traduction du passage en question, est correcte et cela bien qu'il ne juge pas nécessaire d'étayer son point de vue, ce qui nous empêche malheureusement de savoir quelle est l'argumentation grammaticale sur laquelle il s'appuie<sup>75</sup>. Il semblerait toutefois qu'il ait raison en ce qui concerne la traduction qu'il avance : « *Et le [fleuve] Bellunte entoure les Devales à [dans la localité de] Triti-n-o* ».

En voici à présent l'explication du point de vue grammatical : à la question *ubi*, « où »<sup>76</sup> on n'emploie pas en latin la préposition *in* devant *les noms propres de villes* qui, en pareille circonstance, se déclinent tous à l'ablatif sans préposition comme cela est manifestement le cas chez Méla en ce qui concerne le nom de la présumée localité *Tritino*<sup>77</sup> apparaissant dans son ouvrage.

Méla et ses copistes ultérieurs ne se seraient donc pas trompés dans le cas présent. En sorte que la forme archaïque *Tritino* ne constituerait en rien une forme corrompue comme l'ont cru certains auteurs, entre autres, Silberman<sup>78</sup>. Il s'agirait tout simplement d'un nom de ville décliné à l'ablatif (sans préposition comme cela est la règle) des noms appartenant à la deuxième déclinaison : ablatif *Triti-(n)-ō*, « à, dans la ville de *Triti-(n)-ō* »<sup>79</sup>, *Triti-um* étant alors la forme au nominatif.

Or, on sait qu'une forme comme *Deval* peut correspondre dans le cas présent tantôt au nominatif pluriel, tantôt à l'accusatif pluriel caractéristique de la troisième déclinaison imparisyllabique latine, soit *Deval-es*, « les Devales ».

Le verbe *cingit*, « il entoure » étant conjugué à la troisième personne du singulier, il est dès lors acquis que *Deval* constitue un ethnique décliné à l'accusatif pluriel ; en conséquence le nom géographique *Bellunte* doit être nécessairement décliné au nominatif-accusatif neutre de la

---

<sup>75</sup> Martino, E., 1982, *Roma contra cántabros y astures. Nueva lectura de las fuentes*, Santander, pp. 117-119.

<sup>76</sup> Le lieu où l'on est (*ubi*) et non celui où l'on va (*quo*) ou celui d'où l'on vient (*unde*).

<sup>77</sup> Dont le nominatif serait *Triti-um*, neutre de la deuxième déclinaison.

<sup>78</sup> Silberman, *op. cit.*, p. 258, note 5.

<sup>79</sup> La forme *Tritino* avec *-ō-* long, nom dans lequel apparaît un *-n-* inséré entre le radical et le suffixe flexionnel à l'instar du *-n-* apparaissant dans les inscriptions aquitaines coulées dans le moule de la déclinaison latine imparisyllabique : *Anderesenis* < *Anderese-n-is*, « de, qui appartient à *Anderese* » (génitif latin) et *Andereseni* < *Anderese-n-i*, « à *Anderese* » (datif latin), etc.

troisième déclinaison<sup>80</sup> caractérisant les thèmes en *-i*<sup>81</sup> à l'instar des noms propres tels que *Ateste*, neutre (auj. Este, ville de Vénétie), *Reāte*, neutre (ville des Sabins, auj. Rieti), *Tergeste*, neutre (ville d'Istrie, auj. Trieste)<sup>82</sup>, etc.

Tous les éléments de la phrase apparaissent réunis et, ce qui est ici plus important, cohérents :

« *Et Devalēs* (accusatif pluriel) *Tritino* (ablatif singulier) *Bellunte* (nominatif singulier) *cingit* (troisième personne du singulier) »,

soit, littéralement :

« *Et les Devalēs à Tritino le [fleuve] Bellunte entoure* », autrement dit en français académique : « *Et le [fleuve] Bellunte entoure les Devalēs à [i. e. 'dans la région de'] Triti-(n)- / Triti-um* », traduction que donne également, on l'a vu, Eutamio Martino.

En effet, le latin étant une langue flexionnelle, la fonction de sujet ou d'objet n'est pas marquée comme en français par la position du nom, c'est pourquoi en français l'expression des fonctions sujet / complément d'objet dépend de rapports tactiques, autrement dit résultant de la place relative des mots et rapports sémantiques (sens des mots). En revanche, en latin l'ordre des mots ne joue aucun rôle particulier et n'a en théorie aucune importance car le mot latin porte en lui la marque de sa fonction (sujet, complément d'objet, etc.) sous la forme d'une désinence, c'est-à-dire d'un morphème grammatical accolé à la fin d'un thème nominal.

---

<sup>80</sup> Car à l'accusatif de cette même déclinaison on aurait eu également une forme *Bellunte* puisqu'une des principales caractéristiques de la troisième déclinaison neutre des thèmes vocaliques en *-i* est d'utiliser les mêmes désinences au nominatif singulier et à l'accusatif singulier, d'où l'expression « nominatif-accusatif ». L'ambiguïté est levée dans le cas présent par la forme verbale *cingit*, « il entoure » qui montre clairement que *Bellunte* est au nominatif singulier et la forme *Devalēs* à l'accusatif pluriel en *-ēs* des thèmes consonantiques, ici en l'occurrence des thèmes en *-l* dans l'ethnonyme *Deval-*, cf. *infra*, les ethnonymes *Gabal-*, *Bibal-*, etc. — étant donné que si la forme *Devalēs* était au nominatif pluriel on aurait eu une forme verbale *cingunt*, « ils entourent ».

<sup>81</sup> La forme *Belluntē* paraît en effet être issue d'un prototype *\*Bel(l)-unt-ī* (avec *-ī* bref) à l'instar du terme *mārē*, « la mer » < *\*māri* décliné au nominatif de la troisième déclinaison neutre des thèmes en *-i*. Il pourrait également s'agir, quoique cela eût impliqué une forme non attestée *\*Bel(l)untī-um*, d'un nom de lieu coulé dans le moule de la deuxième déclinaison latine au cas appelé accusatif-nominatif neutre (du type du nom de lieu cantabre *\*B(e)lendī-* > *Blendī-um* > *portus Blendium*, cf. *supra*, note 31) comme semblerait le laisser penser le nom de lieu antique *Tergeste*, cf. *infra*, note 80, qui pouvait se décliner tantôt selon la deuxième déclinaison des noms neutres : *Tergestum*, tantôt selon la troisième des noms neutres : *Tergeste*. Cf. également le nom de la cité asturienne préromaine connue par le texte de Ptolémée, II, 6, 32, sous la forme « hellénisée » Παιλόντιον (lat. *Paelontium*, auj. vraisemblablement la localité asturienne de Belonciu, ast. *Belonciu*, esp. *Beloncio*, Infiesto, Piloña) où les formes Παιλόντιον / *Paelonti-um* font apparaître en outre la terminaison grecque *-on* (< *-ον*) du nominatif-accusatif neutre de la deuxième déclinaison grecque, elle-même identique à la terminaison latine *-um* du nominatif-accusatif neutre de la deuxième déclinaison latine.

<sup>82</sup> Le nom suit en revanche chez Méla, II, 55, la déclinaison propre aux neutres de la deuxième déclinaison latine : *Tergestum*, gén. *Tergesti*. Cela montre que certains noms de lieux pouvaient être déclinés en latin, tantôt d'après la deuxième déclinaison neutre, tantôt d'après la troisième déclinaison neutre. Cf. *supra*, note 79, le cas du nom *Bel(l)unte*.

C'est pourquoi, Méla aurait également pu écrire sans aucun problème : 1) *Et Devales Tritino Bellunte cingit* ; mais aussi : 2) *Et Tritino Devales Bellunte cingit* ; 3) *Et Bellunte Tritino Devales cingit* ; 4) *Cingit Bellunte Tritino Devales* ; 5) *Bellunte cingit Devales Tritino* ; 6) *Bellunte Devales cingit Tritino* ; etc. Toutes ces phrases signifient la même chose et ne diffèrent entre elles que par l'existence de certaines nuances, notamment par le fait que le premier élément est mis en relief par rapport aux autres.

Autrement dit, sans avoir à toucher une seule lettre de ce passage de l'ouvrage de Méla<sup>83</sup>, on parvient parfaitement à expliquer cet extrait du texte longtemps considéré par bien des auteurs comme énigmatique jusqu'à ce que Martino, dont les connaissances du latin sont indiscutables, en donne la traduction correcte<sup>84</sup>. Il est en effet curieux que la plupart des auteurs — à l'exception notable de García et de Martino — ayant été confrontés à ce passage de Méla aient voulu à tout prix voir dans *Tritino Bellunte* une forme corrompue du nom indigène de la localité, un nom « hellénisé » en *Trition Toubórikon*, puis « latinisé » en *Tritium Tuboricum*, et dans *Devalas* une forme également corrompue de l'hydronyme *Deva*<sup>85</sup>.

Cette surprenante obstination a empêché toute explication cohérente de ce texte et a donné lieu en outre à toute une série de tentatives d'explications parmi les plus fantaisistes et extravagantes qu'il se puisse concevoir. Il est également surprenant, on l'a vu, que Martino, qui pourtant traduit correctement le texte, se lance par la suite dans toute une série de conjectures invraisemblables lorsqu'il s'agit de localiser ces noms de lieux qu'il s'obstine à situer dans la *Cantabria* romaine<sup>86</sup>.

#### **La présumée leçon « sonans Sauso » : une interprétation erronée**

En ce qui concerne la présumée leçon [«...*Decium át Uria...*»] [«*sonans Sauso...*»], il ne peut s'agir que d'une déformation, ce que la plupart des érudits ont toujours admis. Mais ils doivent s'agir toutefois d'une corruption beaucoup moins importante qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. Il faut en

---

<sup>83</sup> Il faut toujours privilégier, dans ce genre de recherches, les explications empreintes d'une grande simplicité. Ce sont toujours les hypothèses et les modèles théoriques les plus simples, c'est-à-dire les plus élémentaires et « économiques », qui sont en effet les plus probables. Echegaray reconnaît également dans la démarche de Martino, en ce qui concerne sa proposition de traduction, une marque indubitable de bon sens : « Para él [Martino] la frase latina debe conservarse en su integridad, sin corrección alguna, lo cual, en principio, es una actitud prudente y aconsejable », Echegaray, *op. cit.*, p. 59.

<sup>84</sup> On suppose évidemment, car à aucun moment, on l'a vu, cela n'est précisé par Martino, qu'il se base sur le même raisonnement morpho-syntaxique que le nôtre tel que nous l'avons exposé ci-dessus.

<sup>85</sup> Silberman écrit, entre autres, « Bellunte semble irrémédiablement corrompu » ; Silberman, *op. cit.*, p. 258, note 5.

<sup>86</sup> Cet auteur, à l'instar des autres cités auparavant, est un adepte de ce qu'on pourrait appeler la *cantabromania*, l'équivalent de la *celtomania* qui était tellement en vogue en Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle parmi les érudits qui voyaient des Celtes partout — même en Afrique du Nord ! — ainsi que de la *bascomania*, très répandue de nos jours parmi certains basquistes qui eux voient des Basques partout et à toutes époques. En ce qui concerne ces auteurs espagnols, ils s'échinent, et cela dans le seul espoir de réduire la plupart des textes classiques concernant, selon eux, les Cantabres et la Cantabrie de l'Antiquité à leurs singulières conceptions. C'est là la principale raison qui donne souvent à leurs hypothèses concernant la localisation des noms cités par Méla un aspect absolument invraisemblable.

effet partir de l'explication la plus élémentaire, c'est-à-dire de l'hypothèse la plus probable. En sorte qu'il faut conserver l'adjectif latin *sonans*, « retentissant, sonore »<sup>87</sup> que certains auteurs se sont obstinés pourtant à considérer comme une forme corrompue ou inventée. Or, étant donné que *sonans* ne peut s'appliquer ici qu'à un fleuve, il ne peut s'agir en l'occurrence que de l'Oria, autrement dit l'*Uria*<sup>88</sup> du texte de Méla.

L'aspect sonore et retentissant de ce fleuve — le plus grand de la province du Guipuzcoa tant du point de vue de la longueur que du débit — est en outre confirmé au XVIII<sup>e</sup> siècle par Manuel de Larramendi qui dans l'un de ses ouvrages le qualifie de « caudaloso », c'est-à-dire d'« abondant, de grand débit »<sup>89</sup>. L'analyse qui s'impose est alors la suivante :

« ...[ *Decium* (accusatif) *ă*t *Uria sonans* (nominatif) ] [ *Sauso...* ] » que l'on traduira sans la moindre difficulté : « en revanche [latin = *ă*t] l'*Uria* retentissant [baigne, entoure<sup>90</sup>] *Decium* » en lieu et place d'une analyse communément répandue :

« ...[ *Decium At|uria* ] [ *sonans Sauso...* ] ; etc. », ce qui rend naturellement incompréhensible cet extrait du texte de Méla.

Quant à *Sauso*, il constituerait le seul élément véritablement corrompu : le S- initial serait issu d'une mécoupure ultérieure — cela est probable car il s'agit là d'un phénomène relativement banal — imputable à l'un des copistes, c'est-à-dire qu'il s'agirait d'une mécoupure due à la liaison provoquée par le contact du dernier -s de *sonans* avec la première voyelle du terme suivant -*Auso*.

Autrement dit nous aurions eu l'évolution, banale et fréquente dans bien des noms propres, qui suit : \**sonans Auso* > \**sonan-s* → *s-auso* > *sonans Sauso*. Après quoi, il ne resterait plus qu'à expliquer la forme \**Auso*. Or, celle-ci ne peut être qu'une déformation du nom *Æaso* > \**O(i)aso* > \**Aoso*<sup>91</sup> > *Auso* (act. Oiartzun, esp. *Oyartzun*).

### Esquisse de conclusion

Ainsi l'extrait analysé est en réalité fort peu corrompu. De telle sorte l'on peut proposer la traduction suivante, bien plus cohérente :

---

<sup>87</sup> Echegaray, *op. cit.*, p. 64, est également de cet avis : « Comprendemos que extraña el empleo de este adjetivo [*i. e. sonans*] dentro de la descripción de Mela, pero no hay otro remedio que admitir su presencia. Acaso era un epíteto que acompañaba frecuentemente al nombre del río, tal vez por determinar una cualidad muy marcada del mismo ».

<sup>88</sup> C'est-à-dire l'actuel fleuve guipuzcoan appelé *Oria* comme cela était déjà l'avis d'Adolf Schulten, *op. cit.*, p. 52, cf. *supra*, note 67.

<sup>89</sup> Larramendi (de), M., *Corografía o descripción general de la Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipúzcoa*, Edition, introduction, notes et index de J. Ignacio Tellechea Idigoras, Saint-Sébastien, 1969, p. 27 : « El Oria es río muy caudaloso y de más dilatado curso ».

<sup>90</sup> C'est-à-dire le verbe « entoure » / « ceint » (lat. *cingit*) qui est, on l'a vu, sous-entendu.

<sup>91</sup> A la suite manifestement d'une métathèse *OA(so)* > *AO(so)*.

« Et le [fleuve] *Bellunte* entoure les *Devalēs* à *Triti-um* [c'est-à-dire ici, on le sait désormais, décliné à l'ablatif = *Triti-n-ō*]<sup>92</sup>, en revanche l'*Uria* retentissant / sonore [baigne, entoure] *Decium*<sup>93</sup>, et le *Magrada* *Æaso*<sup>94</sup>... ».

Il est vrai que tout lecteur exigeant est alors en droit de se demander quel est l'élément (ou les éléments) permettant de penser que la forme *Devalēs* transmise par Méla est un ethnique, autrement dit un nom de peuple ou de tribu.<sup>95</sup>

Deux éléments nous y autorisent : d'une part la syntaxe latine de cette phrase, syntaxe montrant qu'il s'agit d'un pluriel, c'est-à-dire en l'occurrence ici nécessairement d'un ethnique ; d'autre part le fait que cette formation ethnique en *-al-es* se rencontre, entre autres, dans le nom d'un peuple d'origine préceltique appelé *Gabali*<sup>96</sup>, forme « latinisée », c'est-à-dire coulée dans le moule de la déclinaison latine, dont la variante, également « latinisée », citée par Pline l'Ancien<sup>97</sup> ainsi que par Jules César, est *Gabales*<sup>98</sup> — en grec Γαβαλοι d'après Ptolémée<sup>99</sup>, *Gabalitāni* d'après Sidoine Apollinaire<sup>100</sup> — ainsi que dans celui d'un peuple galicien de l'Antiquité, également d'origine préceltique : les *Bibali*<sup>101</sup>.

---

<sup>92</sup> C'est-à-dire, répétons-le car il s'agit ici d'un point essentiel en ce qui concerne la présente démonstration, décliné à l'ablatif des noms appartenant à la deuxième déclinaison, ici en l'occurrence le nom d'une ville non précédé de la préposition *in* comme cela est la règle en latin.

<sup>93</sup> Localité vardule de l'Antiquité non identifiée.

<sup>94</sup> L'actuelle localité d'Oiartzun. La plupart des auteurs hésitent entre Irun et Oiartzun.

<sup>95</sup> Adolfo García et Eutamio Martino ne prenant pas en effet la peine de préciser quelles sont les raisons qui les poussent à soutenir une telle explication.

<sup>96</sup> César, *De Bello Gallico*, VII, 7, 2 ; Pline, XI, 240. Jules César est le premier à mentionner ce peuple : les *Gabali*, autrement dit les habitants du Gévaudan de l'Antiquité, une population d'origine préceltique, c'est-à-dire déjà installée dans la région lors de l'arrivée des Celtes au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ ; également la forme *Gabalitāni* que cite Sidoine Apollinaire où apparaît le suffixe *-itāni* caractéristique des peuples de la péninsule Ibérique et du bassin méditerranéen. La forme *Gabali* que cite César suit ici la déclinaison des noms de la deuxième déclinaison formant leur génitif pluriel en *-ōrum*.

<sup>97</sup> Pline, IV, 33.

<sup>98</sup> Une forme reprise ultérieurement par la langue française académique : « les Gabales ». Le nom suit ici en revanche la déclinaison des noms imparisyllabiques de la troisième déclinaison (imparisyllabiques car ils ont au génitif une syllabe de plus qu'au nominatif) formant leur génitif pluriel en *-um*, ex. : nom. sing. *consul*, gén. sing. *consulis* ; nom. plu. *consules*, gén. plu. *consulum*, etc.

<sup>99</sup> Ptolémée, II, 7, 2.

<sup>100</sup> Apollinaire, *Epistulae*, VII, 6, 7. *C. Sollius Apollinaris Sidonius* ou Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont en Auvergne, V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ.

<sup>101</sup> Pline, III, 28 : *Bibali* ; Ptolémée, II, 6, 42 : Βιβαλωῖ, Φόρος Βιβαλωῖ ; les *Bibali*, peuplade d'origine préceltique, habitaient le bassin du Búbal, rivière qui prend sa source sur le versant oriental de la *sierra* de Larouco et qui traverse le territoire des communes galiciennes de Gironda, San Millán, Medeiros, avant de rejoindre le Támeaga, au sud de Verin (province d'Orense, au sud-est de la Galice). Cette rivière est aussi appelée par les habitants de la région : Buble ou Bibalo, d'après Tranoy, *La Galice romaine*, p. 64.

Or, nous sommes là en présence d'un point d'appui remarquable étant donné que nous avons affaire à une équivalence des plus limpides : *Gab-al-es* ↔ *Dev-al-es*<sup>102</sup> / *Gabal-i* ↔ *Bib-al-i*. Ces fameux *Devales* devaient probablement constituer une population indo-européenne, ou proto-indo-européenne, et cela malgré une formation en *-al-* de type préceltique, installée sur les rives du fleuve auquel ils allaient donner un jour un nom celtique, autrement dit sur le territoire destiné à devenir par la suite le village guipuzcoan de *Deva* / *Deba*<sup>103</sup>.

Un village qui se trouve à environ cinq ou six kilomètres à l'est de Mutriku, c'est-à-dire l'antique (Tritium) Tuboricum dont les habitants indigènes, quelles que fussent par ailleurs leurs origines, et il n'est pas sûr, mais il s'agit là d'un autre débat, des plus complexes, qu'il se fût agi de « proto-Basques », désignaient l'actuel fleuve *Deva* par le nom préceltique de *Bellunte*<sup>104</sup>, lequel tomba progressivement dans l'oubli. Il s'agit là d'une explication cohérente et réaliste expliquant non seulement la présence en territoire guipuzcoan de cet hydronyme celtique, mais également la fameuse phrase de Méla.

Mais pourquoi Méla serait-il le seul auteur connu de l'Antiquité à mentionner le véritable nom de ce fleuve, à savoir *Bellunte* ?

Ici également la réponse est cohérente et même d'une grande banalité durant l'Antiquité : Méla est le seul à nous transmettre le présumé nom préceltique du fleuve *Deva* parce que Méla utilise une source ancienne — probablement un périple carthaginois archaïque, lequel aurait fait par la suite l'objet d'une traduction en grec, dont on a perdu la trace — décrivant le littoral « guipuzcoan » tel qu'il apparaissait aux voyageurs plusieurs siècles avant notre ère, c'est-à-dire une source de loin antérieure à l'époque à laquelle écrivait Méla.

Cet auteur, dans un ouvrage rédigé au début de notre ère, décrivait donc en réalité une nomenclature géographique dépassée à son époque, ce qui ne semblait guère l'embarrasser car la plupart des autres auteurs latins agissaient de la même façon<sup>105</sup>.

---

<sup>102</sup> Cela n'avait pas échappé à Edouard Phillipon, *Les peuples primitifs...*, p. 240.

<sup>103</sup> Car c'est le nom celtique du fleuve qui est à l'origine du nom du village et non l'inverse.

<sup>104</sup> On ne peut pas affirmer qu'il s'agissait de « proto-Basques » car « préceltique » ne signifie pas obligatoirement pré-indo-européen.

<sup>105</sup> Festus Avienus fait de même : cet auteur latin du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère utilise afin de décrire les côtes de la péninsule Ibérique une source du V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Avienus mentionne en effet dans son ouvrage des lieux géographiques et des peuples qui à son époque n'existent plus, dans la plupart des cas depuis longtemps.

## Bibliographie

ALVAREZ, J., 1950, « Pasaje de Mela sobre Cantabria », *Archivo Español de Arqueología*, Madrid, XXIII, n° 79, pp. 174-180.

BELLIDO, 1947, *La España del siglo I de nuestra era, según P. Mela y C. Plinio*, Madrid.

BENVENISTE, E., 1984, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Cinquième tirage, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris.

BILLANOVICH, G., 1958, « Dall'antica Ravenna alle Biblioteche umanistiche », in *Università cattolica del Sacro Cuore. Annuario*, pp. 74-91.

*BRSVAP* = *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*.

CAVALLIN, S., « Le poète Domnulus. Etude prosopographique », in *Sacris erudiri*, VII, 1955, pp. 49-66.

ELEIZALDE, L. « Listas alfabéticas de voces toponomásticas vascas », *RIEB* 1922, XIII-1936, XVII, complément dans *BRSVAP*.

FRICK, C., 1880, *Chorographie*, rééd. Stuttgart, 1968.

GARCIA, A., 1961, « Mela y los cántabros », *Archivum. Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Oviedo*, XI, n° 1-2, pp. 139-196.

GONZALEZ, J. M., 1956, « 'Tritino Bellunte', lección corrupta en Mela sobre los cántabros », *Archivo Español de Arqueología*, Madrid, XXIX, n° 93-94, pp. 200-204.

GONZALEZ, J. M., 1957, « Frase final del pasaje corrupto en Mela sobre los cántabros », *Archivo Español de Arqueología*, Madrid, n° 96, pp. 219-225.

GONZALEZ ECHEGARAY, J., 1997, *Los Cántabros*, Ediciones de Librería Estvdio, Quatrième édition révisée et actualisée.

LARRAMENDI (de), M., 1969, *Corografía o descripción general de la Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipúzcoa*, Edition, introduction, notes et index de J. Ignacio Tellechea Idigoras, Saint-Sébastien.

MARTINO, E., 1995, *Roma contra cántabros y astures. Nueva lectura de las fuentes*, Collection « Breviarios de la calle del pez », deuxième édition *Excma. Diputación Provincial de León*, Première édition *Editorial Sal Terrae*, Santander, 1982.

MELA, P., 1875, *Œuvres complètes*, avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard, Ed. Fermin-Didot, Paris.

MÜLLER, K., 1883, *Claudii Ptolomaei Geographia*, Ed. Didot, Paris.

PHILLIPON, 1925, *Les peuples primitifs de l'Europe méridionale*, Ed. Leroux, Paris.

*RIEB* = *Revue Internationale des Etudes Basques*.

ROSTAING, Ch., 1973, *Essai sur la toponymie de la Provence (depuis les origines jusqu'aux invasions barbares)*, Laffitte Reprints, Marseille.

*Hector IGLESIAS : hommage à Manex GOYHENETCHE (R.I.E.V.)*

SALLMANN, K. G., 1971, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro, Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin / New York.

SANCHEZ GONZALEZ DE HERRERO, 1985, *El habla y la toponimia de Lapuebla de Arganzón y el Condado de Treviño*, Ed. Diputación Foral de Alava.

SCHULTEN, A., 1920, *Hispania*, Barcelone.

SILBERMAN, A., 1988, *Pomponius Méla. Chorographie. Pomponii Melae De Chorographia*, Collection des Universités de France, « Les Belles Lettres », Paris.